

d'officiers de tous grades qui s'entretenaient des violentes péripéties de la journée, de son heureux résultat. Tous les hommes étaient graves, ainsi qu'il convient de l'être après l'accomplissement d'un grand et périlleux devoir. Les visages exprimaient la tristesse. Dans bien des yeux roulaient des larmes. Les ivresses de la victoire ont de cruels lendemains. A la joie du succès se mêlaient les regrets amers qu'éveillaient dans tous les cœurs le spectacle de ce vaste champ de bataille, couvert de guerriers fauchés par la mort. A de fréquents intervalles, passaient des corvées portant des blessés sur des brancards et se dirigeant vers les ambulances. Les fronts se découvraient, les vivants envoyaient aux victimes un hommage suprême dans un dernier adieu. Rien de plus lugubre et de plus grand à la fois que ce spectacle.

A quatre heures les allées et les venues devinrent bien fréquentes. Bientôt elles cessèrent tout à fait. Dans les tranchées, au pied des bastions démolis, on n'entendait plus ni cris, ni gémissements. Il n'y restait que les morts qui devaient être enterrés plus tard. Alors, chacun de ceux qui étaient demeurés debout s'arrangea le mieux qu'il put, pour goûter un court repos jusqu'au moment où le jour paraîtrait. Ce fut une minute de répit dans le drame tumultueux et sanglant qui se déroulait en cet endroit depuis seize heures. Tout à coup d'un groupe de soldats endormis dans la tranchée la plus rapprochée des remparts, un homme se leva lentement. Il jeta un regard autour de lui, puis il se mit à marcher à petits pas, tournant le dos à la ville, dans la direction du camp français, situé à quelque distance du champ de bataille. Déjà des lueurs indécises, avant-courrières du jour, blanchissaient le ciel, faisaient pâlir les étoiles. Une brise fraîche soufflait du côté de la mer, balayait les nuages. Il devenait possible, bien que la nuit fût encore assez profonde, de distinguer les objets autour de soi. L'homme dont nous parlons fut reconnu par trois factionnaires devant lesquels il passa. L'un d'eux dit à ses camarades :

—C'est le capitaine Duvernay.

—Il a eu du bonheur, répondit l'autre. Il a été exposé au feu sans interruption et n'a pas même une égratignure.

Le capitaine Duvernay allait lentement, les mains derrière le dos, comme un homme qui marche au hasard. Ne pouvant dormir, il n'avait eu d'autre dessein en s'éloignant de ses soldats, que de respirer un air plus pur que celui du champ de bataille. Il portait l'uniforme de l'infanterie de ligne ; ses épaulettes d'or révélaient son grade. A juger de son âge par sa physionomie, il pouvait avoir quarante-cinq ans. Ayant marché pendant vingt minutes environ, le capitaine Duvernay s'arrêta sur une éminence d'où il embrassait une grande étendue de pays. Il regarda attentivement le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Autour de lui, presque sous ses pieds, il y avait une certaine de cadavres. C'étaient des malheureux foudroyés par l'artillerie russe au moment où ils traversaient la plaine pour monter à l'assaut. Tous étaient horriblement défigurés, couchés là dans la position où la mort les avait surpris, les uns ayant encore les yeux ouverts, les mains crispées autour de leur arme ; les autres étendus sur le ventre, semblant vouloir déchirer avec leurs ongles le sol que leur sang inondait. Depuis plusieurs heures, le capitaine Duvernay avait raffermi son âme contre les émotions que peut inspirer une telle vue. Aussi ne prêta-t-il aux morts qu'une attention secondaire ; il porta ses regards au loin. Aux premières clartés du crépuscule, il voyait à sa droite la longue ligne des camps des armées alliées ; à sa gauche, la rade de Sébastopol, dans les eaux de laquelle il n'y avait plus que des navires coulés bas, qui laissaient apparaître seulement l'extrémité de leurs mâtures ; devant lui, la ville ravagée, dévastée par le fer et le feu, abandonnée par ces derniers défenseurs qu'on apercevait au-delà des maisons en ruines, gravissant des collines derrière lesquelles ils devaient trouver un refuge. Il suffit au capitaine Duvernay d'un coup d'œil rapide pour juger que l'armée russe ne pourrait se relever du coup qu'elle venait de recevoir. Lorsqu'il eut acquis cette conviction, ses traits, attristés, s'assombrirent. Son pied droit frappa le sol avec colère ; ces mots s'échappèrent de sa bouche :

—Misère ! la campagne est finie ! Je suis venu capitaine et capitaine je partirai. Je n'aurai même pas la croix ! Et cependant je me suis vaillamment battu ! Ah ! si ce n'était pour ma femme et pour ma fille, ajouta-t-il, je donnerais sur le champ ma démission.

Soudain, derrière lui un bruit se fit entendre,—le bruit d'un fusil tombant sur la